Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses

Band: 109 (1983)

Heft: 21

Artikel: La gestion de l'environnement: une priorité politique, économique et scientifique

Autor: Sauer, Jean-Jacques

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-74994

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La gestion de l'environnement: une priorité politique, économique et scientifique

par Jean-Jacques Sauer, Lausanne

Il devient peu à peu évident que protection de l'environnement et gaspillage sont incompatibles, même si les comportements que nous pouvons observer ne semblent pas en tenir compte. Cela signifie notamment que l'utilisation des ressources naturelles doit être raisonnée et non aléatoire, donc qu'elle doit répondre aux critères d'une saine gestion.
L'auteur ayant étudié de manière approfondie le recyclage des déchets urbains, il élargit aujourd'hui ses réflexions vers une étude plus globale de la notion de cycle qui décrit l'évolution subie par la matière à laquelle est liée la vie. Il propose de faire porter les efforts d'innovation sur une nouvelle conception générale du cycle des produits et matériaux issus de nos industries et de nos laboratoires.

Rédaction

1. Introduction: Les lois naturelles de la gestion du milieu qui a produit l'homme

La gestion est l'action que tout vivant exerce sur le milieu qui le porte (biotope ou lieu de vie) pour y trouver normalement de quoi se perpétuer, c'est-à-dire vivre au mieux son cycle de vie. Au cours de ce cycle, il participera en général à la perpétuation de l'espèce, à la reproduction, qui lui donne des descendants qui auront le même besoin du milieu et le même souci de gestion.
Depuis l'apparition de la vie, le milieu que constitue la surface terrestre, air eau et couches superficielles du sol composé d'éléments relativement légers, ne s'est pas profondément modifié. Le milieu vital reste assez stable, les vivants évoluent parce que les mécanismes vitaux développent leur finesse, leur complexité, leur sensibilité aux possibilités qu'offre le milieu, tout comme leur capacité de s'adapter aux diversités et variations que les cycles planétaires et biologiques proposent.
Toutes les espèces ont trouvé leur aire d'expansion et les limites de leur multiplication dans un milieu et un climat qui leur convient, là où les ressources, en général air, eau, alimentation, ont défini la densité des espèces dans un ensemble vivant, ou biocénose.

1.1 *Le progrès et son extension*

L'homme, en se libérant en partie des conditions du milieu par les protections que constituent le logement, la chaleur, le vêtement, en transportant l'eau et les vivres là où ils manquent naturellement, a élargi son aire d'expansion; il est entré dans la voie où il produit artificiellement par ses techniques un milieu de vie protégé qui le dispense de s'adapter à des conditions extérieures extrêmes ou marginales, ou simplement différentes de conditions moyennes ou agréables qui évitent tout effort.
Pour y parvenir, il a utilisé longtemps les produits naturels renouvelables végétaux ou animaux (tissage de fibre, peau et fourrure, bois) ou abondants (pierre). Puis dans des circonstances qui tiennent à l'histoire de son espèce, l'homme a utilisé le métal et des éléments tirés du sol qui les recelait, non seulement pour mieux gérer le milieu au moyen d'un outillage qui en maîtrise, organise et dirige la productivité biologique et la transformation mécanique, mais aussi dans des luttes internes à l'espèce et dans des prédations et extractions dont le milieu a eu à souffrir.
Le progrès tel que nous le concevons aujourd'hui doit davantage aux nécessités de réparer ce que nous avons endommagé qu'à la recherche de connaissance de la nature propre des systèmes qui visent au développement des êtres vivants et des cycles productifs du milieu et assure leurs équilibres. Nous voici donc partis dans les élans et les rails de la réparation des déséquilibres que nous constatons. Mais nous n'avons guère de propension à reconnaître notre tendance à nous affranchir des structures et des déséquilibres naturels qui nous ont donné naissance dans un milieu qui les respecte, ou accepte les rappels à l'ordre du cosmos, c'est-à-dire d'un monde dont la beauté nous est sensible. Ce n'est donc que sous la menace ou sous la contrainte de fléaux que nous en venons à penser à prévenir les maux, et à les éviter à la source.

1.2 *La nature est plus subtile*

Les forces et les équilibres qui continuent de gérer la perpétuation et le développement de la vie sont probablement plus subtils que notre manière de gérer le non-vital et non-vivant, le cumulable, le prestigieux, le dissuasif d'une éventuelle agression.
L'environnement, le milieu où la vie se maintient, gère des biens qui durent au-delà des formes transitoires de vie qui se renouvellent. Gérer l'environnement, c'est reconnaître la nature de permanence de durée des cycles, c'est collaborer à des lois de gestion qui ne sont pas nécessairement celles d'un bien construit ou produit pour une durée limitée. L'horizon de la vie et des espèces n'est pas celui des richesses momentanées et des rapports de force. Plus une forme de vie est complexe, plus elle a besoin des autres dans leur diversité et leur durée.
Il est évident que nous ne tirons pas du milieu où nous vivons et de notre terre et de sa profondeur seulement les biens qui se renouvelleront sous le soleil et les nuages, dans la lumière du jour et le calme des nuits. Mais ces bien inertes dans nos mains à la surface de la planète, nous en venons, par un réflexe très biologique, à les rejeter après « consommation ». Par malheur, ils ne rentrent pas dans un cycle qui les amène à une nouvelle vie, ils deviennent de misérables déchets dont notre monde s'encombre.
Que la vie ait produit l'homme nous paraît merveilleux. Que l'homme fasse de

la terre la planète des déchets est pour le moins triste. Qu'il ait l'idée de promouvoir une saine gestion du monde des objets qu'il fabrique en réintroduisant les matières dont il se sert dans des cycles à l'image des cycles du vivant, c'est une nécessité qui a pour but de ne pas diminuer la qualité du milieu et sa densité biologique: elle nous est nécessaire à trop de titres.

1.3 *Unir politique, économie et science pour mieux gérer notre monde*

Essayons donc de faire le tour de quelques aspects de la gestion de la vie qui nous entoure et nous nourrit sur la base des cycles du biotope, de l'air et de l'eau d'abord. Et voyons pourquoi il faut concourir à maintenir la vie en gérant mieux l'inerte et ses risques: c'est un devoir pour maintenir une vie de *communauté politique* consciente des conditions de la survie d'une société par l'entente et l'union des efforts et des disciplines pour que se poursuive l'évolution et le déploiement des facultés de la vie humaine et sociale sur un terrain normal et sain où elles pourront trouver à s'exercer et se développer.

C'est un devoir pour l'*économie*, dont le premier rôle est d'entretenir de bonnes conditions de maintien et développement des cycles vitaux, et si des biens moins essentiels sont utiles et nécessaires, de les produire sans diminuer la vitalité du milieu. Il serait difficile de se mettre d'accord sur une nouvelle priorité des valeurs; par contre le respect des facultés créatrices du milieu, dont les sources et les mécanismes de renouvellement ne doivent pas être inhibées, est un objectif qui demande des réajustements limités et de la discipline, plus que des renoncements.

Mais c'est surtout un devoir et un objectif stimulant *pour la science*, dont le but est la connaissance des lois d'un monde qui est ordonné vers le développement de la vie, et dont les composants ont pris place dans un ordre qui a présidé à une évolution qui, après 20 millions de siècles, a donné naissance à l'homme.

On peut souhaiter que ce vivant comprenne l'ordre de ce monde, en respecte les qualités, et agisse avec une prudence qui restera la mère de ses vertus et un critère rigoureux de sa science et de ses techniques.

Sous ce préalable, que son intérêt soit de bien vivre, de mieux connaître le monde, d'explorer l'inconnu, tout reste possible; mais à la seule condition de ne pas détruire. Après le temps de la précipitation, de la domination, des agressions, verrons-nous advenir le temps de l'expérience dûment réfléchie et éprouvée, du partage moins inégal des moyens et des travaux pour produire, et des biens qui respectent et assurent la survie et sa qualité; et qu'enfin dans un monde un peu moins «biophobe», moins de privilèges, de tensions, d'arrogance et de peurs, permette de considérer, avec une mentalité plus empirique et scientifique, que la qualité de la vie dépend de l'exercice de facultés dont l'intensité tient souvent à la modestie des moyens mis en œuvre, parce que la vie n'est pas encombrement, mais économie de moyens selon la loi du minimum qui caractérise la bonne gestion.

Pour qu'un groupe, une population survive sur un milieu, il faut qu'il respecte les besoins et les droits de chacun, donc se donne des objectifs de société par une définition de sa *politique*.

De ce milieu, il tire de quoi survivre en le gérant sans le détruire. C'est une définition de l'*économie*.

Pour y parvenir, il faut mettre en œuvre les moyens de connaître ce milieu, en favoriser la productivité en préservant ses facultés de régénération. Il faut connaître son fonctionnement pour le favoriser et qu'il s'exerce durablement: développer *la science* a pour but le bien vivre du milieu pour le bien vivre de l'homme.

Une société s'organise pour durer, et pour cela évalue le poids de ses prélèvements sur le milieu et des perturbations qu'elle peut introduire dans les cycles de renouvellement des ressources. Sa science doit être un savoir qui vise à connaître et respecter l'essentiel, pour que la richesse apparente un jour ne tarisse pas celle, moins visible, qui n'en nourrit pas moins l'avenir.

Remettre dans un cycle ce qui n'est plus objet utile, mais encore matière, c'est suivre le modèle de la nature qui, après la moisson, réintégrera les racines restées dans le sol, puis un jour la paille, et enfin les déjections qui suivent la consommation du grain et doivent être rendues au sol.

Les cycles de la surface du sol ignorent la notion de déchet. Par contre les déchets de la civilisation dont l'homme encombre la surface de la terre diminuent la vie, son développement, sa qualité. Quel est l'effort à faire pour que nos enfants puissent dire: nos pères ont compris que toute vie est cycle et remet en service tout ce qu'elle transforme; si l'homme utilise des matières étrangères aux cycles de la vie, qu'il n'en fasse pas des corps étrangers inutiles ou même dangereux, des cadavres durables qui viennent diminuer les espaces de vie.

2. Savoir collaborer à la gestion de la terre

Notre univers, et surtout notre milieu terrestre nous a produits. Nous sommes donc soumis à ses lois. Nous appartient-il d'imaginer à son sujet la gestion qui nous conviendrait, ou devons-nous comprendre en premier lieu ce qu'il est, quels sont ses mécanismes, comment il évolue?

Ceci n'est ni un carré blanc de la TV, ni une reproduction de la «Communiante chlorotique par temps de neige» exposée par Alphonse Allais au Salon des Indépendants, mais une vue d'un large paysage de la Scandinavie en hiver dans quelques décennies, lorsque les pluies acides engendrées par nos industries et autres cheminées occidentales en auront fait disparaître toute végétation.

Ensuite, si nous voulons y introduire de nouveaux modes de production, il nous faut d'abord comprendre les lois qui régissent un ordre dans lequel nous devons nous inscrire. Car comme l'évolution est complexe, les changements que nous pouvons apporter dans les cycles de ce monde peuvent avoir des conséquences d'une complexité qui n'est pas prévisible. La première hypothèse à considérer est donc de respecter les cycles de la vie et d'agir avec prudence.

2.1 *Gérer les flux de la production*

La conception courante rattache l'idée de gestion à des opérations et des prévisions complexes concernant d'une part l'évaluation de la valeur d'une entreprise et le maintien de sa capacité compétitive, d'autre part son rôle d'outil de travail et de production nécessaire à la sécurité des travailleurs qui y gagnent leur vie. On risque de penser que seuls les services financiers de la direction d'une entreprise et les banques qui interviennent éventuellement dans la formation de son capital ou le passage des flux monétaires utiles à faciliter le roulement des éléments de production (matières premières, machines et outillage, énergie, opérations du marché des produits, etc.) sont capables de s'occuper de ce qui semble dépasser le simple citoyen, et son niveau de connaissance et de responsabilité. Et pour peu que les gestionnaires se servent d'un vocabulaire particulier, de notions ésotériques et fassent confirmer les décisions par l'ordinateur, l'homme de la foule est, selon le mot de Riesman, renvoyé à sa solitude, même s'il est directement concerné par la gestion évoquée.

Tel semble bien être le système de décision dans le style libéral, où le pouvoir appartient au détenteur de la propriété

des moyens de production. Mais comme posséder n'est pas l'équivalent de produire, les décisions tendent souvent sous la pression des circonstances à mieux tenir compte de la participation de tous les acteurs à la production.

2.2 *Gérer les cycles de l'environnement*

Les produits qu'engendrent les activités de l'économie ont pour but premier la survie et la santé des membres d'une société organisée politiquement en cités et en Etats. Dans une distinction utile en théorie, on peut dire qu'une bonne part de l'activité productive a pour but second de nous fournir ce qui dépasse les besoins élémentaires: connaissances et culture, bien-être et confort, loisirs et créativité personnelle.

Dans cette simple optique, où doit-on ranger le souci de la sauvegarde du « capital environnement »? Par opposition à l'appareil économique et social, on définira d'abord cet environnement comme système des cycles naturels qui mettent gratuitement à disposition *l'air et l'eau*, qui conditionnent largement la santé des vivants, *l'espace de vie et le sol producteur* qui nous fournissent: l'un, les possibilités de mouvement, d'exercice du corps dans un espace naturel (espace biocénotique et météorique), aussi bien que construit (espace social); l'autre, les produits de la terre, végétaux et animaux, qui fournissent à notre organisme les éléments utiles à une croissance et une dépense énergétique engendrée par l'exercice indispensable à l'entretien d'un organisme construit pour une activité par laquelle il gère et organise le milieu vital et les activités sociales dans un certain rayon d'action et d'échanges. Il gère parallèlement ses propres facultés dans l'exercice de ses activités par lesquelles il s'intègre à la société de ses congénères aussi bien qu'à la biocénose qui le porte.

2.3 *Rien ne se crée, que rien ne se « perde »*

Notre planète semble s'être formée il y a environ quinze milliards d'années; la vie y est apparue il y a peut-être deux milliards d'années. Mais Homo Habilis n'a qu'un à deux millions d'années d'expérience, Homo Sapiens entre cent et deux cent mille ans; l'agriculture a commencé il y a près de quinze mille ans, l'écriture s'élabora et se répandit il y a peut-être cinq mille ans, pour établir des comptes d'abord pour la gestion des fortunes des princes d'alors, puis mettre ensuite par écrit les chroniques, les contes et récits épiques, puis les mythes et légendes.

Les techniques industrielles et les sciences modernes ont deux cents ans d'âge ou un peu plus; il y a vingt ans à peu près que l'on parle de la planète des déchets. Et depuis cinq ans, le vaisseau spatial Terre (K. Boulding) porte plus de quatre milliards d'êtres humains; leur conscience des conditions de leur survie semble s'être rétrécie à l'image de l'espace qui est concédé à chacun. Le rapport espace-société est devenu une question fondamentale.

Quinze milliards d'hectares de terres émergées sur les 51 de la surface du globe, cela laisse 3 ha par habitant, dont moins d'un quart peut être considéré comme théoriquement d'une fertilité utile. Si la Suisse devait nourrir ses 6 millions d'habitants sur ses 4 millions d'ha au total, dont un quart de prairies et cultures à côté des forêts, des pâturages, des rocs et neiges d'altitude, on disposerait en gros d'un sixième d'ha de bonnes terres par habitant. C'est peu, et nous toucherions à un sens bien simple du principe de Lavoisier: *l'espace* disponible pour se nourrir *ne se crée pas*, il n'est pas extensible. S'il ne peut s'étendre, *il peut par contre diminuer.* Et il le fait, au moment où la population augmente: c'est par hasard (ou non) que l'homme vient de préférence vivre sur les bonnes terres bien exposées, tout comme les formes de vie végétales et animales dont il se nourrit. La pollution qui accompagne aujourd'hui son établissement pèse gravement sur les cycles de la fécondité naturelle.

2.4 *La priorité des cycles vitaux*

Il y a longtemps que l'homme a constaté qu'après avoir porté plusieurs récoltes successives, un sol n'est plus suffisamment nourricier. Alors, on le laissait, croyait-on, se reposer par la jachère. En fait, l'ordre biologique veut que la végétation sauvage parasite et spontanée des jachères — dont un jour les cultures énergétiques et le compost qui en sera issu pourraient faire partie — soit admirablement reconstituante des éléments prélevés par les récoltes précédentes. Le temps de repos laisse en fait place au travail des micro-organismes rééquilibrants sur le compost fourni par la flore sauvage qui a occupé le terrain appauvri, et le résultat est que la couche reconstituée du sol, sans les apports déséquilibrants des engrais chimiques, redonnera de saines et riches récoltes. Constater certaines carences, en N, P, K essentiellement, est une chose, les compenser quantitativement sans les intégrer à la vie du sol, à son système vivant d'élaboration qui prépare une harmonieuse assimilation de ses constituants inclus dans des composés organiques par les végétaux alimentaires pour les animaux de rente et pour l'homme en est une autre, qui trahit la pénible ignorance et l'insensibilité de la prétention scientifique devant la finesse des systèmes de préparation de l'assimilation nutritionnelle par les élaborations de la nature, ainsi qu'à tout le déroulement de ce phénomène assez mystérieux encore à nos yeux. Notre raisonnement à ce sujet est encore un peu primaire et infantile.

La vie est une mère subtile et sensible qui raisonne avec un peu plus de sens des nuances et des durées indispensables aux réactions fines et non instantanées. Vouloir accélérer le rythme propre des phénomènes naturels est une tragique méprise qui en détruit la qualité. Les organismes ne se construisent pas comme des machines par des robots. A vouloir redonner la santé par une riche réalimentation aux affamés sortant des longues privations des camps de concentration, on les faisait mourir comme des mouches. Il a fallu les déprivver avec une sage lenteur pour que leur organisme retrouve ses facultés et soit peu à peu rendu à une capacité de vie normale. C'est certainement selon des lois un peu comparables que les sols épuisés se reconstituent avec toute leur micro-flore et -faune. Sinon, on continuera de voir le phosphate des champs eutrophiser les eaux des lacs, le nitrate en surdose évoluer en nitrite dans nos aliments, et les sols se dégrader par une minéralisation à laquelle les pluies acides engendrées par nos industries apportent leur contribution.

2.5 *Tous les cycles ont leur durée propre*

Il a fallu plus de dix milliards d'années pour que la planète se refroidissant selon les lois de l'entropie, de la gravité, de la densité et de la fluidité réunisse en surface des éléments légers qui donnent l'eau (en moyenne 2650 m d'hydrosphère répartie sur tout le globe) et les composants des zones superficielles de l'atmosphère (CHON) au-dessus de l'hydrosphère, puis la lithosphère légère avec Ca, S, Si, Mg, Al, P, K, Mn, Fe, Na, Cl, qui sont les principaux constituants de la matière organique*. L'agi-

Renens: on tire la sonnette d'alarme

Que faire des tonnes de produits toxiques?

Une entreprise de galvanoplastie a déposé son bilan à Renens. La faillite a été demandée hier et les ouvriers ont reçu leur congé. Mais cette faillite sort de l'ordinaire dans la mesure où des tonnes de produits hautement toxiques (dont une tonne de cyanure capable de tuer 10 millions de personnes...) sont conservées dans des installations qui exigent une urgente remise en état. Le propriétaire des locaux tire la sonnette d'alarme et met en demeure les administrateurs de remettre les choses en l'état (quel état? Réd. IAS) dans les huit jours. Qui plus est, la station de prétraitement des eaux de l'entreprise ne fonctionne qu'au « pifomètre » et elle est stoppée la nuit. Si bien qu'en cas de débordement d'une cuve, tout le contenu pourrait filer dans la nature, comme cela s'était déjà produit il y a quelques années pour 6000 l de chrome. Dieu merci, ce n'était pas le cyanure...

Tribune-Le Matin, 30 juin 1983

* Voir: P. Lebreton, Eco-logique, Interéditions, Paris 1978, p. 81.

tation volcanique, pendant des millions de siècles, y a laissé par ailleurs des éléments plus lourds venus de la profondeur, compatibles ou non avec diverses formes de vie, à titre le plus souvent de catalyseurs de réactions organiques, en faible proportion ou même comme élément-trace. Mais certains de ces éléments sont parfois dangereux selon leur proportion et incompatibles avec le fonctionnement de la vie et les régulations organiques: ceux-ci se sont construits dans d'autres conditions, et ne sont pas à même de faire face aux disproportions que leur imposent les activités techniques d'un vivant inconscient des subtils réglages des organismes, y compris le sien même, qu'il maltraite souvent avec l'obstination de ses propres blocages nerveux.

L'ère industrielle de surabondance et de gaspillage, la surpopulation, la consommation brutale de combustibles fossiles polluants alors que d'autres énergies non polluantes disponibles ne sont pas captées, toute cette précipitation irréfléchie dans une série d'impasses ne laissent pas d'inquiéter sur la capacité humaine à une réflexion sur la durée et les rythmes des évolutions et des maturations, que proposait Alfred Sauvy il y a plus de vingt ans.

En plus de dix mille ans, l'homme a passé par de longues expérimentations de la chasse et de la cueillette, disons-nous, à l'agriculture et à l'élevage. C'est au XVIIIe siècle que l'école des économistes physiocrates français — au moment où les cohortes ouvrières commençaient à succéder aux cohortes mercenaires — élaborait un système d'explication de la vraie productivité, celle par laquelle la nature fournit, crée et renouvelle sans cesse les moyens de la survie de l'espèce humaine. On peut penser alors que l'homme va savoir gérer et agencer la nature selon les lois de la reproduction des espèces et de la fertilité optimum du sol et des eaux.

Mais presque parallèlement Adam Smith, frappé par l'apparente prospérité de la nation anglaise, du moins politiquement et dans la partie privilégiée des activités commerciales et industrielles — ceux que les physiocrates appelaient la classe stérile —, A. Smith donc, bien que grand admirateur de Quesnay et de sa pensée, opposait la richesse nationale anglaise et la puissance militaire de l'Etat à monarchie constitutionnelle à la pauvreté du peuple rural de France, relevée par Arthur Young, dans ses «Travels in France» de 1793.

2.6 *Pour une pensée physiocratique élargie*

En établissant avant la lettre la première matrice input-output de l'économie, Quesnay et son école faisaient ressortir le fait que l'homme vit essentiellement de produits renouvelables. Ceux-ci proviennent de l'agriculture qui tire annuellement de la terre et des cycles biologiques des produits plus nécessaires que ceux des arts et des manufactures, tirés eux de matières premières non renouvelables, parce que non comprises dans les cycles des matières en mouvement à la surface de la terre, mais utiles surtout à matérialiser le statut social de la classe oisive condamnée à l'opulence (Galbraith, Elgozy) pour conserver le pouvoir.

Pour des raisons pratiques (agglomérations urbaines), politiques (multiplier les emplois), psychologiques (imiter le niveau de vie des classes privilégiées) et économiques (accroître le rendement du capital investi), la production industrielle et son encadrement tertiaire occuperont la majorité des travailleurs, soit parce que la majorité des produits d'origine agricole seront importées des colonies (cas de l'Angleterre et de la Hollande dès le XVIIIe siècle) ou parce que l'intensification, puis la mécanisation des cultures et de la production animale accompagneront la diminution de la population rurale occupée dans le secteur primaire agricole.

Nous commençons aujourd'hui à savoir de quelle baisse de qualité des produits et de quelle détérioration du capital terre et nature nous payons cette évolution.

Nous constatons que les pollutions industrielles, urbaines et agricoles portent atteinte à la principale richesse de la nature qui est sa diversité et sa capacité de poursuivre une évolution créatrice, si les conditions restent normales et naturelles. Sinon la nature «crée» les espèces qui résistent aux pollutions comme aux antiparasitaires et autres biocides, espèces peu favorables à l'homme.

Nous constatons que la créativité humaine, dans des conditions de concentration urbaine et de travail, se manifeste davantage à surmonter des contraintes et des insatisfactions malheureuses qu'à se déployer sur des terrains où la diversité des facultés humaines et le sens nécessaire de la responsabilité trouvent une forme d'exercice qui se satisfait dans les cycles de la vie qui se renouvellent, se modifient et s'adaptent de génération en génération.

Nous constatons aussi que les produits d'usage dangereux pour l'homme et le milieu et les nombreux sous-produits que rejettent la fabrication et la consommation des éléments de notre niveau supérieur de vie viennent interférer dans les cycles de renouvellement de l'eau et de l'air, comme dans les cycles biologiques où nous prélevons selon nos besoins.

La vie a construit ses propres cycles sur la base des mouvements engendrés par les jours et les saisons à la surface de la planète. L'homme des premiers siècles industriels n'a pas compris que son activité doit aussi s'inscrire dans des cycles où tout puisse se réintégrer sans que ses négligences et ses aveuglements irresponsables ne viennent mettre en péril le système des cycles qui l'ont produit et où tout se tient dans une interdépendance d'une subtilité que nos erreurs doivent nous apprendre à reconnaître, non à nier.

Ne devrions-nous pas aujourd'hui reprendre et réexaminer cette idée de cycle de production qui gère et conduit toute l'évolution de la planète depuis ses débuts, et repartir de la constatation des physiocrates que, sur un substrat d'humus correctement géré et ménagé, les facultés reproductrices de la vie végétale et animale, dans des chaînes alimentaires non dénaturées, reproduisent indéfiniment ce qui est nécessaire à l'entretien du continu vital des espèces, et finalement de l'homme: appliquant alors ce principe aux activités productrices spécifiques à l'homme, ne lui serait-il pas possible de concevoir les techniques de transformation des matières premières inorganiques en respectant les cycles de la nature, et surtout en retenant ce qui leur est adverse et étranger dans des cycles séparés de produits techniques, sans incidence sur les cycles du biotope et des biocénoses, dont nous sommes vitalement tributaires?

Faut-il que nous payons encore plus cher les expériences malheureuses que nous faisons pour en tirer enfin des conclusions évidentes de bon sens? Petit exemple, quelques Etats d'Europe et d'Amérique du Nord ont rendu la consigne des emballages à liquides alimentaires obligatoire, le Japon a interdit la destruction des matières plastiques usagées par l'incinération. Le recyclage, le réemploi des produits à courte durée de vie leur semble être devenu indispensable. Ce sont là de premiers pas dans la voie du bon sens, du respect de l'avenir et des biens qui appartiennent aussi aux générations futures, à nos descendants.

Le choix est entre cette conscience-là du milieu où nous vivons, et l'auto-génocide. Que nous repensions notre système de production en fonction des cycles d'un environnement qui ne nous appartient pas, cela revient à élargir la notion de nature de Quesnay et de son école, à celle d'environnement créateur et porteur de vie, de toute la vie.

Il n'est pas question de reprendre une discussion probablement vaine sur le sens des activités de la «classe stérile», lorsqu'on peut se proposer plus simplement de repenser les conditions de son activité, dont il serait de toute évidence préférable qu'elles ne soient pas stérilisantes par les conséquences de leur fonctionnement malheureux pour un environnement dont les cycles et les lois ont fait leurs preuves à une bien autre échelle.

La compatibilité des nouveaux «cycles» des techniques — substances

d'une éventuelle conception générale des innovations et réévaluations nécessaires — avec les cycles de l'environnement plus ancien et indispensables à la vie constituerait probablement un critère de réajustement autrement efficace que la menace de payer la réparation. Ce n'est pas par les appels à la peur et à l'instinct de fuite grégaire qu'on suscitera une prise de conscience des risques encourus. L'humanité est de plus en plus déracinée et déstabilisée à mesure qu'elle perd contact avec les milieux qui l'ont produite. Mais elle a aussi supporté des situations plus critiques que ce que suppose la réévaluation proposée.

Les sociétés humaines ont su faire face à des situations objectivement cruelles. Serait-il plus difficile de faire face à ses propres erreurs? De rebrousser le chemin des illusions perdues? Tant de progrès ont ouvert de nouvelles interrogations. Apprendre à prévenir systématiquement pourrait nous instruire!

Les échecs témoignent trop souvent du peu de réalisme de l'homme, de son manque d'un simple et honnête sens de l'expérimentation, fondement de la science. Que nombre de nos activités détruisent le visage vivant et souriant de nos paysages, que ces expériences douteuses et inquiétantes doivent s'apprécier par une analyse des avantages et des coûts qui à plus d'un égard porterait plus justement le nom d'analyse production-destruction: cela n'a pas tant conduit à un réexamen continu du prix complet et nuancé du progrès et à une comparaison critique des réalités obtenues et de leur coût total réel avec les désirs et les attentes qui expliquent les efforts et les sacrifices consentis, dont on oubliera vite qu'ils pouvaient conduire à d'autres résultats qu'à une justification du résultat atteint, quel qu'il soit, sous le nom de progrès et à une évocation du mythe d'une science qui ne se définit plus comme l'analyse critique d'une série d'expériences comparables entre elles et comparées à la définition d'un but recherché.

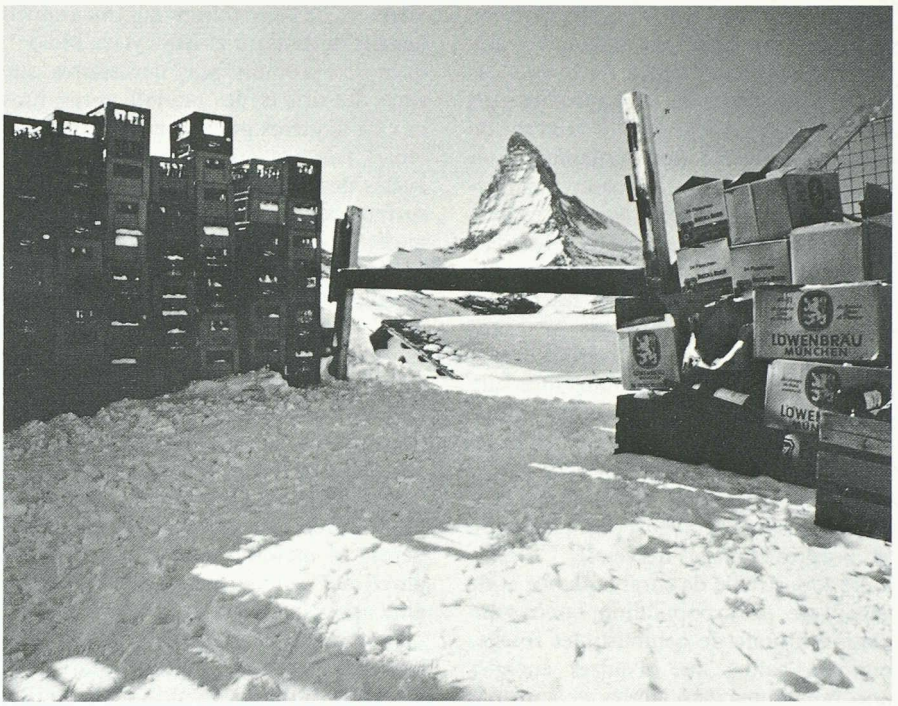

Photo Gino Pancera, 1er prix du concours « L'environnement en péril », organisé en 1982 par la Ligue pour la propreté en Suisse et Kodak SA.

Alors que, d'un côté, la nature évoluant apparaît comme un champ de bataille jonché des cadavres et des échecs de nombreuses expériences dont un petit nombre seulement ont réussi, par rapport aux nombreuses possibilités mises à l'épreuve, et ont engendré des formes de vie capables de se perpétuer, le monde de l'homme, de l'autre côté — c'est-à-dire d'un vivant aux perceptions bien plus limitées que ses capacités d'action —, apparaît comme le champ des expérimentations réductrices par lesquelles l'homme repousse la diversité des formes de la vie pour créer dans des espaces libres — en réalité libérés des expressions de la vie — le « monde gris et trivial »* où il exerce son goût de la domination sur l'inerte et le soumis et où il peut se multiplier et se défouler, le plus souvent sur ses congénères proches faute d'espace où s'exercer et exprimer sa vitalité et prélever sur un milieu fécond les surplus dont il peut d'ailleurs organiser la production sans exclure la présence d'autres vivants, qui, même qualifiés de parasites, ont quelque chose de rassurant.

C'est le propre de la nature et de la multiplicité de la vie que de tendre à occuper tous les terrains où une forme d'alimentation est possible. La concurrence des espèces sur le même lieu et le même produit pose aux commensaux d'une biocénose les limites et les défis d'un partage et d'une gestion qui évite l'épuisement des ressources. *(A suivre)*

* P. Lebreton, op. cit., p. 191.

Adresse de l'auteur:
Jean-Jacques Sauer
Collaborateur scientifique
Institut de recherches sur l'environnement construit
Ecole polytechnique fédérale de Lausanne
1015 Lausanne

Actualité

Protection de la nature et du paysage

Les difficultés consécutives aux conditions politiques actuelles

La Constitution et la loi formulent les buts de la protection de la nature et du paysage d'une manière valable à long terme, mais susceptible d'être interprétée diversement suivant les circonstances. La protection de la nature et du paysage agit dans un cadre qui se modifie constamment. Actuellement, elle est confrontée à une récession économique, qui s'accentue, et à un chômage menaçant. Son action est entravée par la crainte largement répandue que ses exigences pourraient freiner encore la marche déjà lente de notre économie.

Elle subit une réduction de crédits dictée par le déficit des finances publiques. D'autre part, les projets dénaturant le paysage risquent d'être encouragés uniquement à cause des occasions de travail qu'ils engendrent. Aussi longtemps que les paysages et les biens culturels ne figureront pas en termes monétaires à l'actif du patrimoine national, la protection de la nature et du paysage sera confinée à un rôle d'auditeur dans les discussions de politique économique et financière. Voici deux exemples montrant comment elle pourrait contribuer activement à une politique de l'emploi.

Grâce aux diplômés en sciences naturelles disponibles en nombres jamais atteints, on pourrait combler le retard de la protection de la nature et du paysage par rapport à d'autres secteurs par des actions pratiques ou des recherches appliquées.

Des rénovations urgentes dans des localités dignes de protection pourraient être mises en chantier plus vite et elles fourniraient du travail aux artisans de la branche. (Extrait du rapport de gestion 1982 de l'Office fédéral des forêts, Berne.)